



Fou

Novembre 2013

Quelque part, à un moment donné,

A tous,

Je vous écris cette lettre afin que vous puissiez comprendre. Et ça ne s'annonce pas facile. Pas que vous n'y soyez pas aptes, mais il est des choses difficiles à mettre en mots.

Je trace. Je me casse. Enfin j'arrête là.

Je ne sais pas bien quels peuvent être les mots qui donnent le plus de force à l'expression de mon désir de partir. Vous n'aurez qu'à composer entre les trois propositions susdites. Et pourtant, au moment où je vous parle, je ne suis pas vraiment en train de tout planter. Enfin si. Je ne sais plus trop. Au fond, en y repensant, je suis peut-être déjà parti. J'avoue être quelque peu confus, en m'appêtant à vous expliquer pourquoi et comment vous ne me reverrez pas.

Je me rappelle cette image: un cahier d'écolier et moi, en classe, appliqué, qui m'emploie à l'aide d'un crayon à papier à dessiner ce qu'on nous a demandé de dessiner. Une ligne. J'appuie fort, j'appuie trop fort. Et la mine casse. Elle s'enfonce légèrement dans le papier. Malgré moi, j'ai marqué la feuille d'un impact, sans forme précise, avec autour, un peu de poudre disséminée. La ligne que je tentais de dessiner présente désormais une sorte de rupture piteuse. Elle n'est pas belle, d'autant qu'elle était censée être toute droite ma ligne. C'était la consigne. Elle est ratée me dira l'instituteur, je n'ai qu'à jeter la feuille et tout recommencer.

Quand je me regarde dans un miroir, je vois la ligne et l'impact. Il me suffit alors de toucher mon visage pour entendre un écho pas si lointain, le son de l'impact qui résonne. J'y discerne péniblement des cris, des larmes, des rires désespérés. Par moment, un silence assourdissant. D'autres fois j'entends mes proches, leurs injonctions, leurs incompréhensions et, semblerait-il, leur amour. Allez, une autre rasade de larmes pour la route. Toujours, j'entends une course haletante. Une course contre quoi d'ailleurs? Qu'importe. Reste qu'une fois, je me rappelle quand même avoir eu envie de jeter la feuille. Pour tout recommencer.

Apparemment ce n'était pas possible. Enfin pas convenable. C'est le moment où l'on m'a dit qu'il fallait que « je vois quelqu'un ». Afin qu'il me suive. Mais lui ne voulait pas courir avec moi, de toute façon il était trop vieux pour arriver à suivre. Non, chez lui, tu t'assoies. Tu reprends ton souffle. Tu parles un peu. T'écoutes. Et puis parfois, ça te sauve. T'apprends que t'es en train de faire ta « prise de conscience, de toi-même, dans le dedans de l'intérieur de toi ». Un truc dans le style, peut-être pas dans cet ordre, je ne sais plus trop. Mais ça en jette, en tout cas plus que « je me sens comme la dernière des merdes ». Et ce, même si tu ne comprends pas très bien le lexique. T'aurais peut-être pas dû sécher certains cours à la fac.

Et lui, de te sortir des glossaires, pour t'expliquer à quoi correspond le symptôme et comment il se traite. Quand t'as de la chance, y'a une maladie qui existe pour t'expliquer qui tu es. Ça fait plus propre que le crayon, la mine et toutes ces conneries. T'apprends à te penser « malade » vu qu'un mec remboursé par la Sécu te le dit. Pire, ça te rassure. Comme quand le garagiste expertise ta bagnole : lui il sait faire, toi pas. Ces moments où tu te demandes s'il ne te la fait pas un peu à l'envers le garagiste. Là, face au garagiste qui répare ta tête, y'a aussi un truc qui colle pas. T'as la sensation que tout ton être est désormais engagé dans quelque chose que tu peines à cerner, et que ça, son glossaire, il va avoir du mal l'expliquer. Tout glossaire qu'il est.

Si je vous explique tout ça, ce n'est pas vraiment pour me plaindre ou vous mettre - de force - le nez dans mes problèmes. Mais bien plutôt parce que je ne veux pas laisser du silence derrière moi. Et puis, on a quand même parfois eu du mal à se comprendre. A l'époque où je découvrais cette folie. Ma folie. C'est que le délire, les délires m'avaient projeté plus loin que moi-même je ne pouvais le comprendre. Et pourtant j'avais l'impression de tout comprendre. De tout saisir, de voir les choses comme elles étaient vraiment. A ma décharge, en terme de sens et de substance, dans ce monde-là, faut pas être trop gourmand. Y'a pas grand chose à se mettre sous la dent. A un moment, c'est sur une des parois de ce monde-là que j'ai dévisé. Parce que je le voulais bien ? Peut-être. Impossible. Qu'importe. J'ai un peu disséqué mes choix inconscients, comme des grenouilles fixées dans le fond d'une cuvette en métal. Mais quand il a fallu convoquer Freud et son air sévère, ça s'est mis à m'ennuyer. Et puis j'étais bien trop occupé par ailleurs.

Occupé à dessiner des lignes au-dessus de moi. D'autres lignes. Un maillage foutrement complexe – ça avait de la gueule – de lignes me reliant à des forces qui me dépassaient et avec lesquelles je composais désormais. Me créer un monde, pour le substituer à celui en présence. Des lignes qui, néanmoins, m'y reliaient, qui me signifiaient, qui me donnaient l'impression d'en sentir les forces et les énergies. C'était grisant. Par romantisme, on pourrait imaginer une sorte de tapis volant sur lequel on s'envole afin de rejoindre un paradis imaginaire. Y'a de ça. Mais en réalité, c'est tout l'être qui est pris. Ce n'est pas une rêverie de fond de classe. C'est bien plus fort, et bien plus violent. Et puis ça les énerve les soignants et autres « adultes responsables » qui te font face, quand ils sentent que sur un coup de tête, tu peux tout plaquer pour suivre le fil de tes pensées qui s'emballent. Et prendre le premier train, pour te barrer. Sans souci du danger ou de l'imprévu. Ça les fait chier. J'avais alors l'impression de leur renvoyer en pleine poire l'impossibilité sourde de se contenter d'une certaine réalité, que je vivais comme atrophiée et stérile. Face à laquelle ils ont pas grand chose à t'offrir à part des cachetons. Un ici fini et insuffisant. Là d'où tu pars.

Tu pars, et puis, parfois, tu fatigues. Je découvrais alors ces lunettes, opaques et noires, au travers desquelles tu aperçois un champ de bataille jonché de cadavres quand tu regardes les autres se dandiner sur quelque piste de danse. Et du coup, quand vient le samedi soir, t'as quand même un peu de mal à t'amuser avec eux. Et puis l'alcool sur le feu, on sait ce que ça fait, mais on y revient tout de même. Ce que tu vois ce n'est plus forcément un ailleurs, mais bien plutôt ici en pire. Une réalité aux contours aiguisés, comme la lame d'un cran d'arrêt. Le chaos, c'est ta seule grille de lecture. Tout est noir, tout le temps. Et la couleur finirait presque par te brûler les yeux tellement t'y es plus habitué. Pire encore, la couleur tu ne sais plus faire. Les autres ils t'en parlent de la couleur, mais t'as l'impression qu'ils se foutent de toi, voire qu'ils te méprisent. T'es emmuré et t'as l'impression d'avoir acquis une lucidité sur les choses qui confinerait presque à l'impression de saisir la vérité. Et elle est pas belle la vérité. Elle craint cette vérité. Mais tu t'y installes, comme dans un appartement sans meubles ni fenêtre. Pour ma part, je découvrais ainsi la colère. Contre mon état, ce crime sans coupable. Et puis contre celles et ceux qui enjambaient les cadavres en sifflotant, pour aller faire leurs courses.



J'ai eu la chance de pouvoir voir dans les yeux des autres que j'étais en train de les perdre. Enfin de perdre la possibilité de vivre avec eux, de communiquer. Et puis à l'hosto, quand j'ai ouvert les miens d'yeux, ils avaient pas l'air ravis les autres, faut dire ce qui est. Et comme j'aimais bien ça, « les autres », je suis revenu. Enfin d'abord, j'ai tenté de revenir. C'est qu'on n'abandonne pas comme ça cette intensité d'être et de vécu que m'avaient procuré mes états et leurs raisons. Fertiles ou morbides. Qu'ils m'aient emmené loin ou qu'ils m'aient enfoncé sous terre. La maladie, qu'ils disaient. Y'a comme un deuil à faire, celui d'une partie de toi qui ne peut plus déceimment s'exprimer « comme cela ». Et comme te le rappelle la notice du médoc : « pour les personnes qui voient, entendent ou ressentent des choses qui n'existent pas ». Alors tu prends acte. Boum. Ce que tu ressens et vois, ça n'existe pas. Alors qu'est-ce qui existe réellement ? Et mes opinions, souvenirs ou envies ils existent ou c'est aussi des délires ? A ce moment-là, je ne savais plus trop. Y'avait plus que du vide. Je m'ennuyais, pour ne pas dire que je m'emmerdais. J'ai l'impression que si l'on m'avait fait un électro-encéphalogramme, il n'y aurait eu d'autre dessin qu'une ligne droite sur le papier. J'y étais enfin arrivé à ma ligne droite, mais c'était pas drôle. Mais bon, peut-être que je respectais enfin la consigne.

N'empêche. Dans ma tête et dans ma vie, quelque chose avait changé. La définition de ce qui est normal et de ce qui ne l'est pas en avait pris un sacré coup. Un virage, un inacceptable. La prise conscience de l'existence d'étrange en moi, de quelque chose que je ne maîtrisais pas. Et puis t'es plus là où tes proches et la société t'attendent. Ca commence à faire beaucoup pour une seule personne. Au passage, tu découvres la contrainte et ses joyeuses réponses graduées. Maison. Thérapeute. Pharmacie. Hôpital. Pharmacie. Thérapeute. Maison. A faire dans le bon ordre, sans se tromper, comme on te dit de faire. Ma folie, ça a été comme un jeu, où tu cours hyper vite pour aller chopper un fanion de l'autre côté du terrain avant de revenir à ton point de départ. Sauf que le fanion que tu as choppé cette fois, c'est un point de non-retour et que tu ne peux plus revenir derrière la ligne de départ. Pire encore, à ce moment-là, pour ma part, j'étais pas sûr d'en avoir envie. J'étais monté trop haut dans les tours du moteur pour me contenter d'un retour au calme. J'avais eu la sensation d'avoir été mis sur le banc de touche. A regarder la partie. Et à en décrypter les règles. Et les règles, j'avais eu le temps de comprendre qu'elles ne m'allaient pas.

Bien sûr j'aurais pu faire comme on fait avec les animaux de compagnie décédés. On les enterre au fond du jardin, discrètement, et on raconte aux enfants qu'ils sont au paradis des animaux, à se la couler douce sur d'immenses tas de croquettes. Oui, j'aurais pu me mentir et enfouir tout ça, retourner badiner en société avec mes soupapes dans le sac, que tu utilises à l'abri des regards, aux toilettes, quand tout menace de partir en vrille à nouveau. Mais merde. Tout ça pour ça ? Moi, je ne pouvais déceimment m'y résoudre. D'autant que ma folie, elle avait un contenu. Ce n'était pas un spasme ou un réflexe de Pavlov. Ma folie, c'est le fruit de mon histoire. Et du croisement de cette histoire avec celle du monde dans lequel je vis. Cette descente en rappel dans les abysses de la raison ne s'était limitée en rien à certains pans de ma petite vie. Elle a tout chamboulé, tout pris. Mes amours. Mes relations. Mon rapport au travail. Mes rapports à la politique. Mes gestes et pratiques. Ma vision de la vie.

Ce qu'ils appellent symptôme était pour moi aventure bien plus complexe. Comme évoluer dans un labyrinthe de miroirs déformants, où chaque reflet t'apprend quelque chose. Tu déambules, chancelant, exalté et effrayé. Parfois tu vois le reflet d'un monstre, et tu réalises que tu portes en toi un peu de la monstrosité de ce monde. Tu croises aussi le reflet d'un enfant qui hurle de toute ses forces, sans qu'aucun son ne sorte pourtant de sa bouche. Souvent tu te vois en point d'interrogation avec deux bras et deux jambes et t'as l'air un peu con. Toujours, tu réalises que tu es en bout de chaîne d'histoires qui se croisent. Les petites et la supposée grande. Au passage, tu prends en pleine poire des conditionnements, et bizarrement ils vont souvent dans le sens de la conservation ou continuité de « ce monde-là ». C'est bien foutu. Dans le labyrinthe tu croises alors de véritables questions existentielles, des colères et parfois même mes rêves.

J'en avais plus rien à foutre de leur symptôme. J'avais pas envie de ne faire que soigner « ce truc ». Ce truc qui impliquait mon rapport au monde. J'ai senti qu'il y avait matière à reconstruire en s'appuyant sur tout ça. Notamment du sens. D'autant plus que j'avais la chance et la latitude pour pouvoir le faire, contrairement à beaucoup qui « ne reviennent pas » ou ne peuvent pas « revenir ». Et puis en apprenant la contrainte, mécaniquement, j'avais appris le désir de liberté. Et le fait de se battre pour cette liberté. Cette bagarre en moi, je ne pouvais rien faire d'autre que la prolonger

dans cette prétendue vie réelle. Du coup, quand le thérapeute m'a dit que ça devait forcément être la faute de ma mère et de mon père et autres pseudos belligérants identifiés ou théorisés, je me suis dit qu'il n'avait peut-être pas tort, mais que ça ne me suffisait pas. Pire encore, j'étais pas sûr que ça m'intéresse.

A ce stade-là, vous vous demandez très certainement où je veux en venir et pourquoi mes petits problèmes d'équilibre deviennent subitement affaire plus complexe. Au risque de me répéter: quitte à ce que tout cela prenne fin, je ne veux pas laisser un non-dit occuper ma place vacante. Et puis merde, j'ai passé suffisamment de temps à vous sourire en vous disant que, oui, j'allais « faire un effort » pour que vous en fassiez un d'effort, pour m'écouter un peu. Enfin me lire. Bref. C'est qu'en essayant de comprendre ma folie, je me suis agacé face à vos faux-semblants. Face à ce que la société tolère et définit comme façons d'exister décentes, raisonnables et acceptables. Allant de pair avec des affects et des comportements qui se doivent de ménager les bonnes moeurs et le contrat social qui va avec. A leur place les affects, chacun chez soi et les moutons seront bien gardés. En tant que fou, me construire ou me reconstruire parmi vous n'a pu se faire qu'au prix de la mise à jour d'un terrain de conflit entre ce que je suis et ce qu'il faudrait être. Façon pompeuse de parler de cul entre deux chaises. J'évolue désormais sur ce terrain de conflit entre moi et les normes. Pire, je m'en nourris. Comme un bras de fer furieux, avec des scorpions dans un bocal de chaque côté des poings serrés des deux adversaires. Ca rigole plus. Et puis quand je vois vos tronches dans le métro ça me rassure. Je suis pas tout seul à galérer entouré de scorpions. Si vous en doutez, je vous amènerai des miroirs, au risque de faire vaciller vos illusions de vies normales.

Une vie normale. J'y crois plus. D'autant plus après avoir détricoté l'idée et observé son maillage. Et de mon côté, quitte à avoir perdu en intensité, j'ai voulu gagner en sens. Et je me suis mis à trouver suspect qu'on attende de moi que je sois si « performant » et « efficace ». Je ne suis pas performant, et j'ai autre chose à faire que de tendre à l'être. D'ailleurs, j'ai trouvé étrange que la société aime et valorise la minutie, la froideur et la rigueur de certains « fous », quand elle enferme ceux qui voudraient pourtant bien se balader à poil à chantant des cantiques. Ah oui, cette autre fois aussi, celle où j'ai bien ri quand je suis passé, un jour de solde, devant une boutique de vêtements qui proposait je ne sais quelle collection à

prix cassés. Il y a eu une bousculade violente dans le magasin, les gens n'arrivaient plus à respirer. Ils s'arrachaient les vêtements des mains et se marchaient dessus. J'apprenais peu de temps après qu'il y avait eu quelques blessés légers. Comme quoi, il y a des folies plus compatibles que d'autres avec l'ordre en vigueur.

L' « ordre ». Pas que je cherche à me réfugier derrière lui pour expliquer mes petites misères et en désigner ainsi un responsable commode. Pas besoin. Seulement, en lisant ma folie j'ai eu l'impression de saisir ce monde-là avec profondeur. Cette folie, avec ce qu'elle m'a imposé de déconstructions de ce qui m'arrivait, puis de la « réalité », me rend désormais inapte à l'adhésion molle à des états de fait ou de nature. Je ne supporte plus qu'on me dise « c'est comme ça », puisque je sais que tout est affaire de perception et de point de vue. De « construction mentale » qu'ils diraient. Et j'aime pas celles en béton armé qu'on achète à crédit. Je préfère les petites cabanes. Oui, je suis devenu fondamentalement sceptique. Et j'ai la sensation d'avoir été tellement contraint, qu'il ne va pas falloir me parler avec des ordres. Et que si tel était pourtant le cas, je résisterai et j'ouvrirai ma gueule. Travailler, participer à l'effort de croissance, être citoyen : pourriez vous m'expliquer pourquoi avant de me demander de signer ? Non, en fait, ne vous dérangez pas, ça ne sert à rien, je suis plus trop sûr d'avoir envie de participer à reproduire cet existant qui me désigne comme brebis galeuse.

L'hypertrophie émotionnelle et le fait de dévisser te montre avec violence ce que tu ne veux pas voir en toi. Les gens intelligents appellent des manifestations de la « psyché collective ». Moi, le fou, j'appelle ça des pensées super chiantes. La morale, le racisme, les violences, les peurs, les vides, les haines et autres envies inavouables... C'est qu'au gré de mes promenades au-delà de moi même, j'ai croisé quelques unes des caractéristiques de ce monde que j'exècre. Et dont je découvrais que j'étais bizarrement le relai, à mon corps défendant. Comme si je m'étais brutalement pris en pleine poire la nature de quelques milliers d'années d'oppression, de pouvoir et d'exploitation. Un truc costaud. Mais pas une fatalité. Et quand tu t'en rends compte, tu sais désormais quelle sont les bornes de ton être et les bornes de la société dans laquelle tu vis. T'en apprends sur ce qu'on se traîne de reproductions assimilées et intériorisées. Qu'être « militant », c'est pas forcément être « affranchi ».



Tu vois que tout le monde a « sa dévisse » et sa souffrance. Toi, tu connais tes zones rouges et tes zones d'ombre. A l'heure où je vous parle, je ne me sens pas encore émancipé de tout ça. Le serai-je un jour ? Pas sûr. Mais par contre, j'ai développé une énergie « folle » quant au fait de me battre. Je finirai presque par me sentir solide. J'ai fini par décider que c'était ce monde la vraie maladie. Qu'on ne le réanime pas.

Ma « reconstruction », comme ils disent, a été jalonnée de beaux moments. J'avais fini par remarquer que je dévissais souvent dans les lieux de contrainte. Au travail ou à l'école notamment. Alors j'ai fini par chercher d'autres lieux et d'autres types de fonctionnement. La panacée n'existe pas, bien évidemment, mais il existe des espaces où respirer et se parler sans hygiaphone. Parfois des squats. Des lieux qui font appel d'air, comme si l'on arrachait brutalement le hublot d'un avion en plein vol, et que toutes les émotions se retrouvaient violemment propulsées dans l'air, comme les passagers. Le bal des fous. J'exagère un peu, mais quelque fois, j'ai aimé le ressentir comme ça. Et puis c'était toujours mieux que m'arracher les cheveux et de frapper le volant de ma voiture après huit heures passées à sourire aux clients du magasin, le tout pour neuf euros de l'heure. Reste qu'il y a aussi eu des moments difficiles dans ces espaces libérés. Ces moments où la tension prend le dessus sur l'écoute. Où la personne « fragile » deviendrait presque le boulet de la meute. Parfois des situations de pouvoir et d'impossibilité à communiquer. Reste que ces appels d'air et ces espaces libérés m'ont au moins permis de m'entrevoir autrement que comme un être humain avec un défaut de fabrication. J'étais quelqu'un parmi les autres. Juste quelqu'un, avec des forces et des faiblesses.

Et je garde de ces lieux que ce qu'ils mettent en jeu avant tout, c'est l'existence d'un collectif. Et du collectif j'en ai eu besoin. Et j'en ai maintenant viscéralement besoin. Afin de partager nos singularités et leur expressions, même violentes ou « excessives ». De les rendre visibles ces excès, nos excès, et d'en faire quelque chose de fertile. Et d'inévitablement politique. Ça m'a permis de sortir de l'isolement et de la pensée absurde selon laquelle il y aurait « les normaux » et moi. Si la société récuse et enferme ces fous et folles qu'elle considère comme des éléments pathogènes, nos folies constituent alors aussi un point de départ pour faire groupe. A partir duquel construire des outils pour se réapproprier

nos façons de ressentir et d'exister. Dans la différence avec l'autre, je vois désormais une richesse et pas une barrière. J'aime en prendre soin de cet autre, et qu'il prenne soin de moi lui aussi, et rien que ça, déjà, ce n'est pas rien. Je souris en me rappelant ces fois où, à trois ou à cent, j'ai eu l'impression que ma folie était traversée par celle des autres. Et réciproquement. Parfois avec de la musique, quelquefois de la drogue. Ou rien du tout, si ce n'est le fait de renverser nos perceptions de concert. Il y aura bien un sociologue ou un psy pour décrypter ça, nos « transes ». Qu'ils viennent plutôt le vivre avec nous, c'est bien plus grisant que de l'écrire.

Compte tenu de tout ce que je viens de vous raconter, assez logiquement, ce collectif, ces collectifs se sont rapidement retrouvés sur d'autres fronts. Anti-autoritaire, anti-capitaliste... Je ne vais pas tous vous les faire, vous voyez le topo. C'est que nos envies d'autonomie et d'émancipation ne sauraient se contraindre au giron d'une seule et même thématique. Fort de ce que j'ai vécu, je me sens comme un chasseur agile, qui évoluerait en toute discrétion, mais d'un pas décidé, avec dans sa ligne de mire toutes les formes de pouvoir et de contrainte. J'aime tirer. Tout cela me met en mouvement désormais, et je n'aurai jamais assez d'une lettre pour vous raconter tous les beaux moments que j'ai vécus à penser et à vivre ces refus. Mes refus. Qui, à l'étroit dans ma caboche, s'exprimaient désormais à haute voix. En groupe. Au point, parfois, de me permettre de retrouver une certaine intensité de vécu et d'être.

J'ai troqué ma solitude contre le groupe. J'ai mis de la conflictualité dans la fatalité. J'ai laissé la définition d'une maladie à ceux qui en ont besoin pour vendre leurs médicaments et assurer la reproduction de leur pouvoir. Même si j'ai eu besoin d'eux à un moment. Je sais la vie fragile et donc précieuse. Je ne veux pas la gaspiller. J'ai croisé la mort et elle n'est pas belle; je garde de ça l'idée que j'ai des limites et des impasses. Et j'ai vu des gens mourir ou ne jamais revenir de leur entrevue avec la folie. Je pense à eux souvent, quand je suis tenté de baisser la garde face à la fable de la normalité.

J'ai des faiblesses. Et que tant que je ne les prends pas en pleine poire, j'ai envie de m'amuser. M'amuser ça passe par l'envie et la tentative de ne laisser aucun répit au bon gros délire collectif,

malsain et meurtrier, qui tient lieu de projet de société par ici. D'où cette nécessité, celle de se battre, de toutes les manières possibles et imaginables. Ca tombe plutôt pas mal, j'ai l'imaginaire fertile.

Le monde. Le mien. Celui-là. Le leur. Le vôtre. Je ne sais plus trop.

Ce que je sais en revanche, c'est que j'en ai dévasté un. Ou plutôt que je l'ai abandonné. Peut-être même que j'en ai créé un nouveau. J'ai la sensation d'avoir déserté. Sans savoir vraiment d'où. Sans n'arriver pour autant à circonscrire le mot à une seule et même définition. Parfois même j'ai l'impression de m'être évadé, même si je trouve ça outrancier. Peut-être plus un fugue. Sans savoir non plus ce que j'ai choisi et ce que j'ai subi là-dedans. Et quelque part je m'en fous. Peut-être même que l'essentiel n'est pas tant ce que j'ai vécu que ce que cela me permet de faire désormais. D'avoir ainsi troqué un « handicap » contre une certaine fertilité. Le crayon bien en main, j'écris ma vie au présent, j'écris mon histoire, intensément. Comme un pamphlet ou comme un roman. Jamais comme un curriculum vitae. Toujours avec d'autres. Qu'on se rassure, je ne me pense pas exemple, d'autant que j'ai pu me raccrocher à la chance au beau milieu de ma chute, notamment à celle d'être entouré.

Malgré tout, j'ai cru bon de vous prévenir. Afin que vous ne me cherchiez pas ici. Et si vous voulez passer boire un coup, n'hésitez pas, désormais je vis ailleurs. On y est nombreux, il y fait chaud, c'est un peu le bordel mais il y a toujours quelque chose à faire. En tout cas, vous êtes les bienvenus : plus on est de fous plus on rit.

A la revoyure,

**« Alors que la vie elle-même
est démente, qui de nous
peut dire où se trouve la folie ?
Trop de bon sens,
n'est-ce pas aussi de la folie ?
Chercher des trésors là où ne
se trouve que la boue,
n'est-ce pas pure folie ?
Et la folie suprême
n'est-elle pas de voir la vie
telle qu'elle est et non telle
qu'elle devrait être ? »**

Citation extraite de la comédie
musicale *L'Homme de la Mancha*
(*Man of La Mancha*), livret de Dale
Wasserman, inspirée du roman
de Miguel de Cervantes,
Don Quichotte.